

Georges Rodenbach – 4 janvier 1899

Le poète Georges Rodenbach, qui vient de mourir à Paris, âgé de quarante-trois ans, fut dans sa jeunesse bien connu des Bruxellois. Il s'était établi à Bruxelles en 1882 ou 1883 ; Il y fut l'un des poètes assidus de la *Jeune Belgique*. On le voyait souvent, le soir, au Waux-Hall, avec ses amis Max Waller, Albert Giraud, Iwan Gilkin et Georges Eekhoud. Son visage frais et rose était surmonté d'une énorme chevelure blonde, toute crespelée, qui s'élevait en forme de ruche – une ruche où bourdonnaient non pas des abeilles, mais des rimes ailées et sonore. Il avait adopté un costume, - chapeau gris de haute forme, redingote noire, pantalon à carreaux blancs et noirs, - et il le portait invariablement tous les jours, à toute heure et en toute saison. C'était un jeune homme plein de feu, sensible, éloquent, aimant la poésie intime et familiale, fidèle aux impressions de la vie provinciale où s'était passée sa première jeunesse. Il adorait les vers de Coppée, où la sentimentalité bourgeoise se mélange d'un grain de réalisme. S'il goûtait la beauté grandiose des poèmes de Hugo et de Leconte de Lisle, sa muse, modeste et familière, ne se plaisait qu'aux effusions intimes. Il avait d'abord voulu peindre la vie bourgeoise de ses compatriotes : dans cette donnée (sic), il avait écrit la *Mer élégante* et *l'Hiver mondain*. Avec la *Jeunesse blanche* (1886) il revint à la note plus personnelle de ses *Tristesses*. Il ne la quitta plus. Dans les volumes suivants on la retrouve, jointe au décor qu'il lui donna définitivement : les rues, les canaux, les quais, le beffroi de *Bruges-la-Morte*.

Il parlait avec une facilité élégante et fleurissait ses phrases d'images pittoresques et délicates. Avocat, s'il n'avait déserté le barreau, il eût trouvé les succès les plus brillants. Au rebours des poètes psychologues et philosophes, volontiers repliés sur eux-mêmes et renfermés dans leurs pensées, il aimait à s'épancher et le faisait avec une aisance qui manque généralement à ces écrivains, Il excellait à « mettre au dehors » toutes ses impressions. Et par là il marquait qu'il avait véritablement une nature d'orateur. Aussi fut-il le porte-parole habituel de la *Jeune Belgique*. Au banquet Lemonnier, qui fut l'hégire de notre jeune littérature, c'est lui qui harangua le héros de la fête au nom de ses confrères. Un peu plus tard, quand la *Jeune Belgique* rendit un hommage posthume à la mémoire du poète André Van Hasselt, ce fut Rodenbach encore qui formula la pensée commune de ses amis.

Comme ceux-ci, il aimait le joie et le rire. N'est-ce pas le soir où parut en librairie *l'Hiver mondain* qu'il se laissa promener par eux aux galeries Saint-Hubert et dans la rue de l'Ecuyer, balançant sa canne fleurie de bouquets de roses et toute enrubannée, au milieu des passants ahuris, à qui la bande joyeuse criait impudemment : « Achetez Rodenbach qui vient de paraître ! »

Après de longues querelles, où l'avenir de notre mouvement littéraire était en jeu, une rupture définitive éclata, en 1885, entre la *Jeune Belgique* et *l'Art moderne* dirigé par M. Edmond Picard. Georges Rodenbach abandonna bientôt ses amis et alla rejoindre dans le camp ennemi, M. Emile Verhaeren. Les poètes de la *Jeune Belgique* ne purent s'empêcher de voir dans cet abandon une sorte de trahison ; ils ne pouvaient comprendre que deux des leurs préférassent à leurs amis et pairs un esthète brouillon, changeant d'esthétique comme on change de manchettes, et destiné, ils le pressentaient parfaitement, à rompre le faisceau de leurs jeunes

talents et à briser la force du mouvement littéraire qu'ils avaient inauguré. Telle était alors leur pensée, telle fut la raison de mainte polémique. La réalité était peut-être plus simple. Les poètes de la *Jeune Belgique* étaient arrivés à l'âge où les personnalités se dessinent et ils s'orientaient plus ou moins consciemment dans des directions opposées, qui allaient rendre impossible toute action commune. Peut-être l'influence de M. Picard ne fit-elle que rompre brusquement des liens qui bientôt se fussent dénoués d'eux-mêmes.

Sur ces entrefaites, Rodenbach émigra à Paris. En ce temps-là, rien n'était plus contraire à la pensée des *Jeunes-Belgique*.

Ceux-ci estimaient qu'il fallait, au risque de sacrifier des intérêts et des succès personnels, demeure fidèles au sol belge et tenter de créer en Belgique un foyer littéraire assez puissant pour attirer un jour l'attention de l'étranger. Rodenbach jugea sans doute, que l'union des jeunes poètes étant rompue, rien ne le retenait plus en Belgique. Il aimait candidement le succès et il le montrait avec toute la franchise d'un cœur simple. « Les poètes, se plaisait-il à dire, devraient être connus et honorés de tous ; on devrait les saluer admirativement, dans les rues et orner leurs boutonnières des plus beaux rubans. Le peuple devrait voir en eux les fleurs brillantes et aimables de la nation. » Il s'irritait de l'indifférence de ses compatriotes. Il comprenait, au contraire, l'avantage qu'il trouverait à être le premier poète belge apparaissant dans les cercles littéraires de Paris. A Paris on sait vaguement que la Belgique a des poètes, mais on ne les connaît guère.

Le premier arrivé devait débarquer comme un ambassadeur, un représentant de toute la tribu, un roi-mage apportant l'encens du pays mystérieux.

Tel fut, en effet, le rôle de Rodenbach à Paris. Il s'y établit comme l'envoyé poétique de la vieille Flandre, le délégué de Bruges-la-Morte, le missionnaire, - dans la grande capitale bouillonnante de pensées et de sentiments modernes, - le missionnaire, dis-je, des petites villes du Nord, dépérissant doucement, au bord de leurs rivières et de leurs canaux envahis par les nénufars, à l'ombre de leurs vieux beffrois où chantent les carillons ; petites villes propres, aux maisons blanches, aux fenêtres garnies de rideaux blancs, aux rues tortueuses où passent silencieusement, sous leur mante noire et leur coiffe de linge, de douces béguines au visage d'enfant ; Cette chanson douce et mystique, à la fois vieillotte et candide, Rodenbach l'a modulée de mille manières dans ses livres ; elle lui assurait une place ou part dans les lettres parisiennes, presque une fonction. A ce rôle il eût pu en joindre un autre. Il eût pu révéler aux Parisiens l'activité littéraire de son pays et le talent de quelques-uns de ses compatriotes.

Il n'y pensa point. Arrivé dans la capitale française, il s'occupa aussitôt d'y établir de bonnes relations. On le vit chez les écrivains célèbres. Mallarmé, chez qui se réunissaient alors les poètes « d'avant-garde », exerça une influence notable sur son talent et lui inspira le goût des métaphores subtiles. Il devint l'ami d'Edmond de Goncourt et entretenit les meilleures relations tant avec les survivants du Parnasse, MM. Coppée. Sully-Prudhomme, de Hérédia, Dierx et Catulle Mendès, qu'avec les poètes de sa génération. Il collaborait de temps en temps au Figaro. Il fut, plusieurs années durant, le correspondant parisien hebdomadaire du Journal de Bruxelles. Grâce à l'aménité de son caractère, sa mort prématurée excita d'unanimes regrets.

Zadig